

Syntaxe et sémantique : la grammaire peut-elle se débarrasser du sens ?

Boas ne renonça jamais à la question-clé : quelle est, du point de vue de l'information, la différence entre les procédés grammaticaux observés ? Il n'entendait pas accepter une théorie non sémantique de la structure grammaticale et toute allusion défaitiste à la prétendue obscurité de la notion de sens lui paraissait elle-même obscure et dépourvue de sens.

Roman Jakobson,

« La notion de signification grammaticale selon Boas »,
Essais de linguistique générale, I. Les fondations du langage

J'ai entendu naguère un collègue affirmer qu'il fallait être rigoureux, et ne pas dire que le verbe exprimait l'action dans la proposition, mais qu'il s'agissait du mot qui se conjugait dans la phrase.

Voilà une idée fort répandue dans les cercles les plus influents chez les professeurs de lettres. Or je pense que cette idée est erronée. Je précise un peu ma pensée : bien sûr que le verbe est un mot qui se conjugue ; l'idée qui est erronée ici, c'est de penser qu'associer syntaxe et sémantique serait par nature un *manque de rigueur* scientifique, que la rigueur scientifique impliquerait qu'il faut absolument non seulement séparer la syntaxe et la sémantique, mais encore les couper complètement l'une de l'autre. Je pense, au contraire, comme l'indiquent les propos de Jakobson placés en exergue, que la syntaxe se tient dès lors qu'elle sait comment s'articuler à la production du sens. Ce que nous devons nous demander c'est : « comment les formes syntaxiques produisent-elles le sens ? ». On verra aussi que ce lien à tenir entre syntaxe et sémantique n'a rien de ténu : il doit être un souci constant, de sorte qu'en syntaxe les définitions doivent être quasi systématiquement reliées à la construction du sens¹.

C'est que la grammaire telle que nous la concevons est à la fois pleinement une science et pleinement une pédagogie. Elle est pleinement une science puisqu'elle se doit d'expliquer la langue aussi clairement que possible à qui ne la maîtrise pas ; elle est pleinement une pédagogie... pour exactement la même raison : une science n'est pleinement une science qu'à partir du moment où elle est un *λόγος*, construit et transmissible ; une pédagogie n'est une pédagogie qu'à partir du moment où elle propose ce qui peut s'apprendre : des *μαθήματα* — d'une certaine façon, une véritable pédagogie est par définition mathématique, dans la mesure où l'essence des mathématiques résiderait dans la démonstration, c'est-à-dire, d'une certaine façon, dans l'explicitation.

Mais il faudrait être plus précis encore : la grammaire, c'est, fondamentalement *ἡ τέχνη γραμματική*, l'art d'apprendre à lire et à écrire. C'est un art d'apprendre, d'enseigner et de transmettre :

1. Ce qui manque ici pour être parfaitement clair, et que nous laissons de côté dans un premier temps, c'est une définition de ce qu'est *le sens*. Même si nous réservons l'étude de cette question pour d'autres lieux et d'autres temps, notons tout de même, pour éviter les méprises les plus dommageables, que nous ne saurions réduire la question du sens à celle de l'information donnée, comme pourrait le laisser croire la première phrase des propos de Jakobson placés en exergue. Ainsi ce qu'on appelle la *deixis* — c'est-à-dire la désignation, en particulier par le biais des démonstratifs — ou bien les marqueurs d'appartenance sociale — par exemple le fait d'éviter la conjonction « malgré que », de dire [ε] quand le français standard dit [e] — relèvent des effets de sens.

c'est, par nature, une pédagogie. Mais, comme je l'ai dit ci-dessus, cette nature pédagogique de la grammaire n'en fait pas un sous-produit dégradé d'une science supérieure qu'on appellerait, par exemple, la linguistique. Autrement dit, la grammaire n'est pas la vulgarisation de la linguistique, et encore moins sa « transposition didactique » : la grammaire n'est en quelque sorte qu'un autre nom de la linguistique — si ce n'est que par nature, elle s'attache davantage à la mise en dessins de la langue : à son écriture. Sa nature pédagogique ne la rend pas moins scientifique ; elle est en fait l'un des outils de sa scientificité.

Ainsi, l'un des signes les plus probants qu'une théorie grammaticale présente des faiblesses majeures, c'est l'effet qu'il produit chez les élèves. Une théorie grammaticale en effet, par nature, doit être en mesure d'expliquer, d'aider à comprendre la langue. Or il me semble en avoir aperçu voilà peu de jours, très nettement. Il s'agit d'un cours de latin pour débutants. J'y fais apprendre, après avoir travaillé la prononciation et l'accord du verbe, les notions de nominatif et d'accusatif, à travers les exemples-types *Amō patrem* et *Amat Elissa*. J'y définis l'accusatif comme marquant l'objet de l'action exprimée par le verbe, celui qui subit l'action exprimée par le verbe. J'y définis le nominatif comme marquant le sujet de l'action exprimée par le verbe, celui qui accomplit l'action exprimée par le verbe. Et nous traduisons de toutes petites phrases qui n'impliquent que cette connaissance. Et nous rappelons, à chaque fois, pour le thème ou la version, l'enchaînement « Celui qui fait l'action → « *amat Elissa*, Elissa aime » → le sujet qui fait l'action = nominatif ».

Or ces élèves de seconde commencent à saisir la notion de sujet, d'objet : j'entends bien, à leurs remarques, qu'ils n'avaient pas compris ce qu'est en réalité, intuitivement et profondément — y compris pour les tenants d'une analyse purement formaliste de la langue —, le sujet, le verbe, l'objet d'une proposition : ils commencent à comprendre les phrases latines parce qu'ils parviennent à reformuler en disant « celui qui fait l'action ; celui qui subit l'action ». Et la traduction, que ce soit du thème ou de la version, commence à aller mieux : les notions de sujet et d'objet sont peu à peu véritablement comprises, saisies profondément — c'est-à-dire de façon intuitive.

Sans doute le lecteur m'accordera sans trop de peine que cette analyse tournée vers la sémantique vaut pour l'enseignement du latin (et de l'allemand, et du russe, et de l'arabe, et du turc, et du grec, et du hongrois, etc.). Mais je l'entends déjà m'objecter que cela n'a pas grand-chose à voir avec le cœur de notre problème : l'enseignement du français. En fait, j'y crois déceler une affaire qui concerne en premier lieu l'orthographe : je me dis que la difficulté que nos élèves peuvent rencontrer pour accorder avec le sujet pourrait devoir être reliée au raisonnement circulaire suivant : « Pour accorder le verbe, il faut que je trouve son sujet ; pour trouver son sujet, il faut que je trouve le mot qui régit l'accord du verbe... Mais comment vais-je faire pour le trouver ? » Bien sûr, dans un second temps, nous étudierons le verbe d'état et son sujet, le verbe à la voix passive et son sujet. Bien sûr, l'on pourra, à un moment ou un autre, réfléchir à juste titre sur les moyens lexicaux de rendre « passive » l'action exprimée par le verbe d'action, sur la capacité qu'a la langue de représenter ce que le sujet subit de la même façon qu'une action franchement active — avec un verbe « d'action » à la voix active comme « subir, recevoir... ». Mais, en donnant la priorité au sens, nous aurons passablement

compris comment fonctionne une proposition dans les langues que nous étudions² : la saynète avec un sujet agent de l'action, un objet qui subit l'action, et une action qui passe du sujet sur l'objet — quand bien même cette action serait-elle de « recevoir » ou de « subir »³.

En définissant d'abord le nominatif pour les verbes d'action à la voix active, puis, plus tard, comme pour les verbes d'état, et enfin pour les verbes conjugués à la voix passive, je parviens peu à peu à mettre un sens derrière la définition formelle qui dit « le nominatif, cas du sujet, commande l'accord du verbe » : j'ai commencé à construire la relation sémantique qui unit le verbe et son sujet. En revanche, si je continuais à définir le nominatif de façon formaliste, uniquement comme le cas du nom qui commande l'accord du verbe, vous pouvez être sûr que je n'aurai pas grand-monde qui réussira jamais à lire le latin en le comprenant, et pas plus d'élèves qui repéreront la structure grammaticale d'une phrase française : le refus d'articuler la syntaxe à la sémantique relève en fait d'un fantasme qui voudrait pouvoir analyser la langue en effaçant à la fois l'homme qui la pratique et le monde dans laquelle elle naît. Il s'agit en quelque sorte d'une interprétation nihiliste de la tentative structuraliste.

On la retrouve dans la *Terminologie Grammaticale* publiée sous l'égide du ministère de l'éducation nationale en 2020, sous l'égide de Poli et Monneret : « Le groupe sujet (GS) règle l'accord du verbe (ou, inversement, le verbe s'accorde avec le groupe sujet) : Le facteur distribue le courrier ; Les facteurs distribuent le courrier. »

Cela ne tient pas debout : le choix de l'expression « groupe sujet » dans cette définition la rend tout à fait bancale, et même, en réalité, fautive. D'une part, ce n'est pas le « groupe sujet » qui règle l'accord du verbe, mais le nom ou le pronom sujet. Le groupe sujet en effet, y compris dans cette *Terminologie*, n'a ni genre ni nombre, et encore moins de personne grammaticale. Mais quelques acrobaties permettraient de sortir de cette aporie, en suggérant que du groupe sujet, il faudrait sauter sur le nom ou le pronom noyau de ce groupe. Certes, la *Terminologie* ne le dit nulle part, et il risque d'être difficile d'échapper à « Le chat des voisins °mangent la souris ». Mais admettons. Reste la question que posait inlassablement, selon Jakobson, l'anthropologue Franz Boas : quel est le sens de cette structure grammaticale ? Quel est le sens de l'accord entre le sujet et le verbe ? Et pour cela il est *impossible* de ne pas se demander ce que c'est que cette chose qui règle l'accord du verbe. Il faut définir ce qu'est ce sujet qui règle l'accord du verbe, sans quoi la prétendue rigueur qui le définirait sans risque d'erreur ne serait en fait qu'une absence de définition : la dérive du structuralisme que nous pointons ici est bien un nihilisme.

Envisageons notre montagne sur un autre versant. Le verbe français, le verbe hongrois, le verbe chinois ont bien quelque chose en commun ; et ce quelque chose est fondamental, de sorte que, pour qui veut apprendre ces langues, il est essentiel de repérer l'équivalence globale et les

2. Il existe par exemple des langues — les langues « ergatives », comme le basque — où cette saynète est structurellement représentée d'une autre façon : c'est l'équivalent de notre tournure passive qui constitue le modèle standard de la proposition, et le sujet du verbe y est généralement celui qui subit l'action.

3. Je ne développe pas ici l'analyse sémantique qui sous-tend ces affirmations ; mais le lecteur nous accordera aisément que la relative complexité d'une telle analyse n'en fait pas une analyse dépourvue de rigueur. Encore une fois, un des indices les plus probants de sa validité, c'est son caractère enseignable. Or, de fait, cette complexité n'a rien d'obscur.

différences importantes entre les trois avatars du verbe dans ces trois langues — alors que le verbe chinois « ne se conjugue pas », et ne « s'accorde » pas avec le sujet, que le verbe hongrois n'est pas le seul mot de la langue à pouvoir « se conjuguer »... Autrement dit, la notion de verbe, au-delà d'un formalisme évaporé, existe bien, au sens propre : elle se tient au-dehors de la forme qu'elle peut prendre dans notre langue.

Nous avons ici cependant mis de côté une objection essentielle à notre propos, quoiqu'elle relève maintenant, et depuis pas mal d'années, plutôt du non-dit : plus personne n'a besoin de la formuler. L'orthographe, la « science des ânes », serait une fioriture de peu d'importance, à laquelle ne s'attacheraient que les regretteurs d'hier — un problème aujourd'hui définitivement résolu... par la suppression de son énoncé. Oui ; c'est vrai que la question de l'orthographe, d'une certaine façon, est tout ce qu'il y a de plus accessoire. La forme doit primer sur le fond. Mais il faut considérer le fait qu'une chose peut être à la fois secondaire et importante, et même qu'elle peut être à la fois secondaire et essentielle. Je ne développerai pas ici tous les liens que l'apprentissage de l'orthographe entretient avec l'apprentissage de la lecture ou du vocabulaire. Je ne reviendrai pas non plus en détails sur le reproche que, par exemple, Chervel adressa jadis à la grammaire scolaire, qui aurait été construite artificiellement et de façon somme toute peu rationnelle pour soutenir des principes d'orthographe sclérosés. Je reviendrai seulement encore une fois sur ce qu'est la τέχνη γραμματική : l'art d'apprendre à lire et à écrire.

Qu'est-ce qu'apprendre à lire et à écrire ? Deux réponses à cette question sont possibles. On peut entendre d'une part que « la langue écrite » est un autre objet que « la langue orale », complètement autonome, de sorte que l'apprentissage de « langue écrite » constituerait un apprentissage autonome. L'autre interprétation consiste à considérer la langue dans son ensemble comme une unité : la forme écrite de la langue n'est pas une autre langue. C'est une interprétation qu'on peut qualifier de « politiquement incorrecte » : il semblerait bien que la *doxa* dominante dans l'université actuellement considère que c'est la première réponse qui est valable. Nous tenons l'autre position ; j'en développerai ailleurs les fondements théoriques, mais je puis évoquer dès maintenant un point crucial qui permettra d'avoir une première approche de la valeur de cette opposition. Observons-en les conséquences.

Si la langue écrite est effectivement une autre langue, il est légitime d'interdire l'accès à l'écrit à qui n'a pas appris les codes radicalement différents de cette seconde langue, qu'on ne peut apprendre qu'une fois sorti de la parole vivante. C'est bien pratique pour renforcer les barrières sociales. Si la langue écrite est une autre langue que la langue parlée, on est en droit d'écrire à peu près n'importe quoi, dès lors qu'on respecte les codes sociaux afférents à tel ou tel milieu intellectuel. Autrement dit, les vrais écrivains, qu'il s'agisse de belles-lettres, de philosophie, d'histoire ou même de linguistique, écrivent avec leur souffle. Si je « fais de la littérature », si je « fais de la recherche », si j'écris des textes qui ne sauraient passer l'épreuve du gueuloir... je produis de l'écrit : du texte mort. Quand ce que j'écris n'a pas de souffle, c'est que ce que j'écris est sans vie : c'est de *lalanguécrite*. Mais comme nous avons inventé *lalanguécrite*, nous pouvons prétendre qu'il s'agit là de la seule langue sérieuse, et je puis habiller la vacuité de mon propos avec la funèbre pompe de la langue aphone.

Un des premiers corrélats de la *schize*⁴ qui a voulu séparer deux prétendues langues différentes, c'est l'abandon progressif, dans les établissements scolaires, malgré de réguliers et illusoire soubresauts, de la dictée — qu'il faut relier à l'abandon généralisé de la lecture expressive et à la déliquescence de la récitation, et en tout cas de la récitation expressive, reléguée dans les cours de théâtre. La dictée en effet, comme la lecture expressive ou la récitation, sont des lieux où s'articulent et s'entrelacent la part vocale et la part écrite de la langue.

Quand en revanche la grammaire affronte la question du sens, cherche à établir et à expliciter les liens qui unissent les formes et leurs significations, de même qu'elle cherche continuellement à articuler l'écriture, la pensée et la voix, elle a une chance d'aider les élèves à progresser ; elle a une chance d'être véritablement scientifique, sans se limiter à un bavardage oiseux, qui refuse de se confronter à quelque réalité que ce soit.

Nicolas Lakshmanan,
professeur agrégé de grammaire, docteur en lettres,
le 22 avril 2022

Pour citer cet article

Lakshmanan-Minet N. (2022), « Syntaxe et sémantique : la grammaire peut-elle se débarrasser du sens ? » <http://www.lettresclassiques.fr/2022/04/22/separer-la-syntaxe-de-la-semantique/> ; <https://doi.org/10.5281/zenodo.6479282>.

4. Quel mot pédant ! Mais peut-être le lecteur me le pardonnera-t-il à la faveur de son origine grecque... et du fait qu'il le comprend très bien, du fait des mots *schizophrène* et *schizo*.